tinuer l'œuvre pénible de la Mission. N'ayant pas de Frères convers, un de leurs écoliers fait la cuisine, tant bien que mal. Le petit Jules reçoit des leçons culinaires du P. Jayol, apte à tous les métiers. Nos Pères auraient besoin d'un Frère convers français capable d'apprendre aux sauvages à cultiver la terre, et d'un Frère instituteur irlandais. Cette Mission des Snohomish serait alors en pleine prospérité.

Je termine mon rapport en vous disant que ce qui m'a particulièrement consolé pendant mon séjour auprès de nos Pères, c'est la pratique de cet esprit de charité si expressément recommandé par nos Saintes Règles, cette union et cette confiance réciproques qui font notre bonheur, augmentent nos mérites pour le Ciel, et assurent ici-bas le succès de nos travaux que Dieu ne peut manquer de bénir. Leurs élèves m'ont vivement intéressé. Lorsqu'ils virent votre portrait et celui de notre vénéré Fondateur, ils ne pouvaient se lasser de les regarder; ils se les faisaient passer de l'un à l'autre, afin de pouvoir mieux les contempler. Les grands sauvages en faisaient autant. Au moment de mon départ ils se réunirent, m'accompagnèrent jusque sur le rivage. Je leur dis quelques mots d'adieu, me recommandant à leurs prières, puis ils entonnèrent le chant : *Adieu, notre Père, adieu,* etc. J'étais tellement ému, que j'avais de la peine à retenir mes larmes. Quelques jours après j'étais à Victoria.

VII. Complétons les détails de cette visite à l'école des Snohomish par les extraits suivants des lettres du R. P. Jayol et du R. P. Chirouse :

Le R. P. Jayol écrivait à la date du 8 février 1863 :

Vous savez que je suis avec le R. P. Chirouse à notre Mission des Snohomish, sur un terrain réservé par le gouvernement américain aux sauvages. Cette Mission, qui promettait beaucoup autrefois, parce qu'elle était située au centre de plusieurs tribus bien disposées, n'est pas beaucoup fréquentée aujourd'hui; un bien petit nombre seulement ont persévéré. Le R. P. Chirouse s'occupe de son école, qui lui donne passable-

ment d'ouvrage. Voici ce qu'il en disait dans son rapport à l'agent du gouvernement :

« En vous présentant mon second rapport annuel, je suis heureux de pouvoir vous assurer que les progrès de mes écoliers ont parfaitement répondu à mes espérances, malgré de nombreuses difficultés contre lesquelles ils ont eu à lutter.

« Dans le courant de l'année, vingt-six élèves ont été reçus dans mon école en qualité de pensionnaires. De ce nombre, quatre ont été rappelés par leurs parents, un des meilleurs a été enlevé par la mort et un autre a pris la fuite. Par conséquent il ne m'en reste plus que vingt en ce moment. Le manque de ressources et de logement convenable ne m'a pas permis de m'occuper des petites filles ; mais j'espère qu'avant peu, deux sœurs de la Charité voudront bien s'en charger.

« Tous les jours nos enfants apprennent le catéchisme, qu'ils traduisent de l'anglais en leur langue, et ils paraissent en saisir assez bien le sens. Quelques-uns ont fait des progrès très-encourageants dans la lecture et l'écriture. Cinq d'entre eux ont quelques connaissances de géographie et d'histoire et possèdent les premières règles de l'arithmétique. Tous ont appris à épeler, excepté les derniers venus.

« Pour aider mes écoliers, qui se plaignent de ne pas comprendre ce qu'ils lisent en anglais, je travaille à la composition d'un dictionnaire snohomish-anglais et anglais-snohomish, et je ne doute pas que l'usage qu'ils en feront ne leur soit très-profitable.

« La musique n'a pas été négligée ; mes élèves l'aiment beaucoup, et on est ravi de les entendre chanter avec tant d'ensemble.

« L'âge de nos écoliers varie de sept à quinze ans. Ils sont généralement d'un bon naturel, mais d'une faible santé, qui ne s'améliore qu'après un long séjour auprès de nous. Enfants et parents, tous s'adressent à moi pour leurs maladies. Ces trois derniers mois j'ai vacciné environ 400 Indiens : j'espère que la petite vérole n'aura point de prise sur eux.

« Convaincu que le travail manuel sera presque l'unique moyen de subsistance des sauvages, je m'applique d'une ma-

nière toute particulière à leur inculquer l'amour des travaux de l'industrie et de l'agriculture. C'est pourquoi la plus grande partie du temps est consacrée aux travaux manuels. Je paye de ma personne, parce que les enfants ont besoin d'un maître pour les surveiller et les exciter par son exemple à un travail continuel. Ils préparent leurs habillements et ils sont appelés à tour de rôle à faire la cuisine. Ils n'ont encore ni fermes, ni animaux; cependant ils possèdent assez de légumes de toute espèce pour leur entretien. Quant au reste, ils auront à dépendre de vous comme de leur charitable gardien.

« Vous connaissez l'état misérable de notre habitation. La maison en bois ronds que nous avons construite pour nos écoles est loin d'être suffisante; aussi quelques-uns d'entre eux sont-ils obligés de coucher chez leurs parents, ce qui les porte à abandonner plus tôt l'école lorsque ceux-ci vont à la pêche. Mais de meilleurs temps sont arrivés, et nous espérons que le gouvernement nous donnera une plus grande assistance à l'avenir. »

Le R. P. Jayol écrivait au R. P. Tempier à la date du 17 février 1863 :

Que vous dire, mon Révérend Père, qui puisse vous intéresser? Je n'ai pas d'exploits personnels à vous raconter, car chez les Snohomish comme partout ailleurs, je suis garde-maison. De temps en temps le R. P. Chirouse se met en campagne. Au mois d'octobre, il est allé visiter une tribu sauvage campée à trois journées d'ici : il est demeuré auprès d'elle une quinzaine de jours. Cette campagne a duré plus d'un mois. En ce moment, il arrive d'une nouvelle excursion qui lui a coûté beaucoup plus de peine et qui n'en a été que plus glorieuse.

Quelques jours avant le premier de l'an, le R. P. Chirouse a conduit ses écoliers auprès de l'agent de la réserve, qui demeure à trois milles de notre résidence, afin de lui souhaiter une bonne année : à cette occasion, ces chers enfants ont fait une exhibition de leur savoir. L'agent en a été si satis-

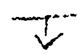
fait, que lorsque le R. P. Chirouse a voulu lui remettre une lettre de bonne année de la part de ses écoliers pour le surintendant, qui habite Olympia, il l'a pressé si fortement de les y conduire, que le Père s'y est décidé. Il devait, du reste, aller visiter de ce côté quelques tribus sauvages. Ils sont donc partis le 2 janvier, le mauvais temps ne leur ayant pas permis de partir plus tôt. Le R. P. Chirouse avait désiré de donner aux gens du pays une idée de son école et des progrès de ses écoliers, et stimuler en même temps le zèle et l'application de ses enfants. Il conçut le plan d'une représentation scénique dont ses écoliers devaient remplir tous les rôles, et il la leur fit exécuter à Olympia et dans toutes les autres localités un peu importantes situées sur sa route. La pièce renfermait deux actes. Le premier était rempli par les jongleries, les danses et les jeux sauvages. « Voilà ce qu'étaient nos frères, disaient les enfants; vous allez voir ce que sont les écoliers snohomish sous l'influence de la civilisation américaine. » C'est l'objet du second acte. On sonnait le réveil, on se levait, on se lavait, puis venaient une prière en anglais, le déjeuner, la classe, les travaux manuels, la récréation, qui consistait en exercices militaires, puis encore classe, etc. Le tout était entremêlé de chants en latin, en anglais, en sauvage. Il y avait du plain-chant, de la musique simple, de la musique composée et surtout beaucoup de *tambourinade*. Partout où il allait, le Père conduisait sa petite troupe comme un régiment de soldats, drapeau et quelquefois tambour en tête. Je vous demande si l'on accourait pour voir ces petits dégourdis.

Arrivés à Olympia, il s'agissait de trouver un appartement convenable. Comme on ne savait pas encore le but que le Père se proposait, on lui offre le temple protestant, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter; alors on mit à sa disposition la salle où se réunissent les francs-maçons : le Père accepta. Le public n'ayant pas été averti, l'assemblée ne fut pas très-nombreuse; mais les spectateurs furent si enchantés de cette nouvelle espèce de comédie, et en firent si grand bruit, que le Père ne put se refuser à une seconde représentation. Cette fois on demanda que la réunion se fît au théâtre même de la ville.

Il fut bientôt rempli de spectateurs : gouverneur et législateurs (car c'était l'époque de la session des Chambres), nobles et plébéiens, tout y était, et le Père obtint un plein succès.

D'Olympia il se rendit à Steilacoom, où se trouve un poste militaire. Il y fut bien reçu, et par les citadins, et par les militaires. Là il donna encore deux représentations : l'une à la ville et l'autre au camp. Le commandant du poste avait offert une caserne pour le logement de la petite troupe, et chaque enfant reçut une ration militaire pendant toute la durée de leur séjour. Savez-vous que ces écoliers, pour certains exercices, s'en tiraient mieux que beaucoup de soldats? Je vous demande si les officiers devaient s'en amuser! Enfin, après avoir visité deux ou trois autres villes et les sauvages qu'il désirait voir, le R. P. Chirouse regagnait sa mission, non sans fatigue. Toute la bande arriva avec un bien mauvais rhume.

Ah! mon Révérend Père, quelle patience il faut au P. Chirouse avec ces petits sauvageons! Patience pour leur apprendre quelque chose, patience surtout pour corriger leurs vices et supporter leurs défauts! Nous n'avons d'espoir qu'en eux pour l'avenir de cette Mission, et cependant je ne sais si nous pouvons réellement compter sur eux. Les méchants font tout ce qu'ils peuvent pour les empêcher de venir chez nous, et lorsqu'ils en sortent, ils n'oublient rien pour les faire prévariquer. Nous avons bien besoin que l'on prie pour notre pauvre Mission...



Ces détails sont confirmés par une lettre du R. P. Chirouse du 12 février 1863 :

Le mois dernier, nous avons accordé des vacances à nos enfants, et je suis allé avec eux faire le tour du Sound. Ils ont donné une exhibition dans toutes les places les plus importantes, et l'attention et les applaudissements des Américains ont été pour eux un puissant sujet d'encouragement sur le chemin de la civilisation et de la science. Leur exhibition se divisait en deux actes. Dans le premier, ils représentaient en